

PAUL LARRUE

REQUIEM
POUR UNE SOURIS

*Toi qui vas lire ces quelques pages malhabiles,
que tu les exècres ou que tu les aimes, tant mieux.
Si elles te laissent indifférent, j'en serai
malheureux.*

1

Sous le ciel bas, le cimetière était le plus triste qu'on put imaginer. Il pleuvait toujours. Les cyprès dressaient leur masse sombre parmi les tombes ruisselantes.

Le cortège funèbre, oh une vingtaine de personnes au plus, s'arrêta au bord du trou béant et visqueux. Quelques fleurs recouvraient le cercueil. La couronne de glaïeuls rouges qu'Hubert avait fait porter, mettait une touche claire dans cet univers monochromatique. Il se retira un peu à l'écart, sur un petit

talus, d'où il suivit la cérémonie qui d'ailleurs fut brève. Il était visible que nul ne tenait à s'y éterniser.

Des vacances qui avaient si bien commencé...

Après avoir parcouru et visité, à la sauvette, le bordelais, Hubert Langlois avait passé une journée à Montauban et y avait fait une série de photos sur la vieille ville rose. Ensuite, il avait poussé jusqu'à Cordes sur Ciel pour rendre visite à des amis peintres qui s'étaient fixés là-bas. Après quelques photos de ce nid d'aigle, fort pittoresque, il avait mis le cap sur la ville natale de Charles Trénet, ce dont elle s'enorgueillit à juste titre. Arrivé à Narbonne, il avait passé plusieurs jours à visiter les nombreux monuments et musées de la ville, entre deux bains à Gruissan-Plage où il avait pris une chambre au « Grand Soleil ».

Il coulait là des jours de tranquillité sereine et de repos réparateur dont il avait d'ailleurs le plus grand besoin. Son médecin ne lui avait pas caché qu'avec le rythme de vie qu'il menait toute l'année, sa santé nécessitait au plus tôt, une période de repos qui lui permettrait de recharger les accus. Il était donc parti à la rencontre du soleil mais pas trop loin quand

même et dans un endroit calme. Il fallait qu'il se repose.

Un ami qui y avait un chalet, lui avait vanté chaleureusement cette station, où l'on pouvait résolument négliger le gros pull-over et qui malgré cela, offrait une plage peu encombrée, même au mois d'août. Il avait suivi ses conseils et ne l'avait pas regretté. Même si cette année-là, il était assez mal tombé, le temps, bien que meilleur que dans la plupart des autres régions, laissait à désirer pour un début d'août. Il y avait du soleil, bien sûr, mais le vent restait inhabituellement frais et les soirées, ce n'était pas ça non plus. Il avait plu deux fois au début du mois. Néanmoins, il faisait bon, comparativement à certaines plages de l'Atlantique ou de la Manche. Depuis une quinzaine de jours, Hubert prenait son bain de soleil matin et soir et passait de longues heures à lézarder sur la plage. Il avait visité l'Oppidum d'Enserune où il avait admiré un rassemblement de pièces archéologiques d'une rare richesse, si complet que c'était un véritable voyage dans le temps qui était offert au visiteur. Vases et poteries diverses, objets usuels de toute sorte, survivance des antiques civilisations du Bassin Méditerranéen.

Il avait assisté aux Joutes à Agde, fête pleine d'entrain et de bonhomie. Il se couchait tôt, en règle générale, éprouvant un réel besoin de repos et surtout, il faut bien le dire, il n'y avait pas grand-chose qui put l'inciter à veiller. A part les quelques jeux de plage habituels qui se terminaient vers onze heures, il n'y avait que le cinéma et encore, quels films ! Il était bien allé à « l'Escale » mais n'y avait trouvé que de tout jeunes gens qui dansaient sur une musique assourdissante, diffusée par un pick-up et qui se voulait Pop. Tout ce petit monde, après s'être bien agité, s'abreuvait de jus d'ananas ou de pamplemousse.

A quelques kilomètres de là, à Saint-Pierre, il avait passé une soirée à « La Siesta », petit bar-dancing aménagé avec goût et assez intime, où il avait fait rapidement connaissance avec le fils du patron qui faisait la nuit. Hubert avait reconnu son accent « Pied-Noir », ils avaient rapidement sympathisé, parlé « du Pays ». Lui était de Mostaganem mais l'ayant quitté à l'âge de quinze ans, il s'était vite adapté à sa nouvelle vie, beaucoup mieux que ses parents qui eux, n'arrivaient pas à s'y faire.

Un dimanche soir où Hubert avait voulu assister au défilé historique, en nocturne à Narbonne, qui était d'ailleurs fort bien réussi, ces festivités avaient dégénéré en un bal populaire, sur la place de l'Hôtel de Ville. Un bal minable, animé par un orchestre poussif. L'ensemble était si bien raté qu'il alla s'installer à la terrasse d'un café pour noyer son ennui dans la bière. Cette singerie de la fontaine de vin, n'avait rien de comparable à celle de la semaine gastronomique de Dijon évidemment ! Le patron du bar passant à côté de la table, Hubert l'appela.

- Où peut-on aller pour s'amuser un peu ? C'est lugubre ici. Je viens de la fête là-bas...

- Ici Monsieur, je vais fermer dans une demi-heure. Vous voyez, je n'ai plus que deux clients et il ne faut pas compter en voir d'autres maintenant. Tous les soirs, vers onze heures, je plie. Que voulez-vous, il n'y a plus personne dehors. Narbonne, c'est mort le soir, mon pauvre Monsieur. Il faudrait aller à Béziers, là-bas c'est différent. Ici, il n'y a rien. Il y a eu plusieurs bars qui avaient quelques filles et où il y avait une certaine ambiance sans pour cela être des claques, entendons nous bien. On leur a fait les pires ennuis jusqu'à ce qu'ils ferment. Le soir, il n'y a personne dehors, parce qu'il n'y a rien à y faire et tout

est fermé parce qu'il n'y a personne. Alors vous voyez.

– Béziers, combien de kilomètres ?

– Oh, c'est à côté, vingt-cinq ou vingt-sept kilomètres, avec la route qu'il y a, c'est une promenade.

C'était un bonhomme sympathique, simple de manières et de langage, avenant, serviable, la cinquantaine. Il semblait mener sa petite affaire tranquillement, laissant les projets ambitieux à d'autres.

– Je vous remercie bien, je vais y pousser une petite visite avant de rentrer à Gruissan.

Il était minuit passé quand Hubert prit la route. Elle était large, dégagée et en très bon état. Hubert s'en donna à cœur-joie et fit le trajet en moins de douze minutes. Arrivé au Pont Neuf, il découvrit le spectacle magnifique qu'offre, perchée sur ses remparts, la cathédrale Saint-Nazaire se détachant en jaune or sur le ciel d'ébène. Au premier plan, tout proche, le Pont Vieux défiant les siècles. L'ensemble de ces monuments, sous l'éclairage du sodium, prenait une physionomie précieuse et grandiose, formant une image de qualité que l'Orb, en miroir consciencieux, reflétait très exactement dans tous ses détails et apportait un souffle de vie, une touche

de l'instant présent, à cet ensemble minéral et intemporel.

Arrivé à la place Garibaldi, Hubert demanda son chemin. Après avoir garé sa voiture sur les Allées Paul Riquet, se retrouva après quelques temps de déambulation, Avenue Saint Saëns.

Il se retrouva devant un bar « La Caravelle », son apparence extérieure le décida à entrer. La salle était toute en longueur. Une charpente de bois vernis imitait fort bien l'intérieur de la coque d'un navire à voile, à l'époque de la marine en bois. A droite, se dressait le bar, également en bois, derrière lequel se trouvait, hormis une charmante blonde, des rangées de bouteilles contre le mur. Au centre de ces étagères, une maquette de Caravelle, toutes voiles dehors, cinglait vers le Pays de l'Oiseau Bleu. Sur des tabourets de cuir noir, en forme de bittes d'amarage, étaient assis quelques clients. Hubert se hissa sur le premier qui s'offrait à lui et commanda une bière. La lumière douce, parcimonieusement dispensée par les lanternes de cuivre appliquées à la paroi « bâbord », baignait choses et gens. La moitié gauche de la salle était divisée en quatre box ou sortes de cabines, regardant vers le bar. Chacune d'elles comprenait de part et d'autre et en vis à vis, une ban-

quette de cuir noir et au centre, fixée au mur, une table rabattable de bois clair vernis. Chacune de ces cabines avait sa lanterne.

A trois clients d'où il se trouvait, Hubert voyait une jeune femme, en jupe rouge très mini, perchée sur des semelles de plusieurs centimètres d'épaisseur. Elle plaisantait avec des clients, piaffait, riait et... buvait. D'ailleurs, visiblement elle était là pour ça. De petite taille, elle était continuellement en mouvement, frétilant au possible, d'une bonne humeur communicative.

Hubert vida son verre et décida d'aller voir un peu plus loin. Il erra au hasard dans une succession de ruelles étroites, où ses pas voulaient bien le conduire, sans but précis. Il avisa, dans la pénombre à peine percée de loin en loin de quelques réverbères vieillots et ternes, un petit bar d'où des éclats de rire fusaient.

Il entra, écartant de la main le rideau de perles en bois qui masquait l'entrée. Autour d'un petit bar éclairé par une lampe à abat-jour, posée directement sur le zinc, quatre hommes perchés sur des tabourets devisaient bruyamment avec deux femmes dont l'une allait de l'un à l'autre, tandis que la seconde

servait. Hubert observa longuement les deux femmes qui se ressemblaient étrangement.

Elles étaient toutes deux grandes, sèches, âgées de la cinquantaine. Elles avaient le faciès dur et allongé. Celle du bar portait des cheveux coupés courts sans aucune ondulation qui paraissaient châtain foncé ou bruns. Son maquillage tapageur semblait accentuer la régularité et la dureté de ses traits. Ses gestes étaient rapides, précis, un peu brusques qui parfois faisaient s'agiter bruyamment un lourd bracelet d'argent qu'elle portait au poignet gauche. Le polo blanc qui moulait étroitement sa poitrine plate sur le pantalon fuseau noir, finissait de donner à sa silhouette rigide et peu gracieuse, une sécheresse inspirant du malaise.

L'autre, dont le visage ressemblait à celui de la première, avait de longs cheveux de geai, très tirés sur les tempes et qui étaient réunis au sommet du crâne par une sorte de bracelet d'or, laissant retomber le flot brun et soyeux jusqu'au milieu du dos. Un justaucorps très fin, noir, semblable à ceux utilisés par les danseuses, la moulait et arrivait au ras des mains longues très fine et nerveuses, aux ongles d'un vert phosphorescent. Ce vêtement gainait également le long cou de cygne jusqu'à l'extrême limite.

La taille seule était soulignée par une large ceinture dorée, qu'elle serrait étroitement. Seule, une certaine raideur dans son comportement apportait une dissonance à l'ensemble plutôt harmonieux. Il fallut qu'à ce moment, la lumière ambrée éclaire la totalité de son visage, pour qu'Hubert soit frappé par son âge. Elle portait également la cinquantaine et quelque chose de masculin dans son visage accentuait la dureté de ses traits réguliers. Elle parlait peu mais se trémoussait davantage, ne repoussant qu'avec un long temps de retard, les mains baladeuses de ses compagnons. On buvait, on riait beaucoup. Pas de musique et assez peu d'allées et venues. Hubert éprouva inconsciemment une sensation de répulsion indéfinissable. Il paya et partit sans que personne ne se retourna, l'avait-on seulement vu ?

A deux des angles de la rue Corneille et de la rue de Solférino, se trouvaient deux filles, chacune dans son coin et dont l'occupation ne faisait aucun doute. Hubert s'approcha de celle de gauche qui arpentait sans répit l'angle du trottoir. Elle était vêtue sans recherche, d'un pull rouge à manches courtes et d'une jupe noire qui lui couvrait tout juste les fesses qu'elle avait rebondies. Elle paraissait la trentaine, petite, un peu forte, bien plantée sur une paire de

jambes qu'elle ne manquait pas d'exhiber. Des cheveux châains, courts et bouclés encadraient un visage très ordinaire, avec une vulgarité certaine dans le regard. Hubert l'aborda et elle interrompit un instant son va et vient.

– Bonsoir, pas trop froid ?

– J'ai pas chaud, vous savez. Y a un courant d'air dans cette rue, je me gèle ! Encore une demi-heure et je me casse. D'ailleurs ce soir, y a personne.

– Vous allez prendre un rhume de cerveau avec votre mini-jupe. Votre copine en face, au moins n'a pas froid avec son pantalon.

– Ma copine ? La salope, qu'elle crève ! Moi, je peux les montrer mes jambes, elles sont belles, alors qu'elle, avec ses cannes de héron, je voudrais bien voir la gueule de ses clients quand elle est à poil, ça doit pas être beau, rien que le peu qu'on voit là, si j'étais homme, c'est elle qui devrait me payer.

– Mais dis donc, qu'est-ce qu'elle t'a fait pour que tu lui en veuilles comme ça ?

– C'est une garce et une mijaurée ! Elle nous regarde de haut et ne se mélange pas à nous. Pour elle, nous sommes de sales rombières, tu comprends ? Au début, on a discuté, tu sais ce que c'est, moi c'était mon coin depuis toujours, mais puisqu'elle arrivait,

j'allais pas la bouffer quand même. Je lui ai foutu une ou deux toises les premiers jours, mais quand j'ai vu qu'elle était décidée à rester, j'ai laissé tomber, tu vois, y a du boulot pour deux.

– C'est toi qui fais la police, et ton Jules alors ?

– Tu te fous de moi ou quoi, tu crois que je serais assez con pour dérouiller et refiler le fric à un mec ? Tu m'as pas regardée, dis. Je suis seule et je suis assez grande pour me démerder toute seule. Moi, je vais te dire, si je turbine, c'est pour élever mes gosses comme il faut.

– Tu as des gosses ?

– Oui, j'en ai deux, une fille de douze ans et une autre de sept. Elles sont toutes les deux en colonie de vacances. Je les élève bien, tu sais mais je peux pas m'en occuper comme je voudrais. Mais je te raconte tout ça et ça t'intéresse pas non plus. Dis, qu'est-ce qu'on fait ? Tu montes ou quoi ?

– Non, non, je ne suis pas venu pour ça.

– T'es pas venu pour ça que tu dis ? Pourquoi, sois franc, tu me trouve trop vieille ? Tu sais, je suis vieille maintenant mais je travaille bien, hé ! Avec moi pas de regrets. Mais si tu veux pas monter, tu m'empêche de travailler.

– Comment t'appelles-tu ?